

Un peu de bruit se fit derrière eux. Personne ne tourna la tête. Un enfant parut, demi-nu, portant sur sa tête une seille qu'il était allé remplir à la fontaine voisine : sur toutes les routes, en Corse, il y a des fontaines. Il posa la seille et s'assit.

La seille était à demi pleine seulement.

Thomas Anspach dit d'une voix rude :

— Pourquoi ne l'as-tu pas remplie jusqu'au bord ?

— C'était trop lourd... J'ai essayé, deux fois... je suis tombé...

Anspach haussa les épaules, son lourd poing alla s'abattre sur la tête de l'enfant. Le sang jaillit du nez avec violence. Personne n'y prit garde, sauf la jeune femme, Magdeleine, qui brusquement, fit un bond vers Thomas et le regarda.

Le colosse leva les yeux sur elle, sans mot dire...

— Vous n'avez pas honte de martyriser cet enfant ?...

— C'est un paresseux... bon à rien... ne nous gagnant pas un centime...

— Je vous ai déjà dit que je ferai son ouvrage, au besoin...

Le colosse eut un grognement sinistre. Domptée, Magdeleine se tut, mais elle alla s'asseoir auprès de l'enfant.

C'était un jeune garçon de sept ans environ, maigre et hâlé, aux grands yeux bleus très craintifs et très doux.

Elle trempa un chiffon dans l'eau fraîche de la seille et lui lava le sang qui coulait. En même temps, elle lui glissait à l'oreille :

— Courage, Petit-Bernard, courage... Tout cela finira...

Le renard était cuit. Thomas Anspach le distribua par quartiers à sa troupe. Petit-Bernard seul fut oublié.

— Quand on ne travaille pas, on ne doit pas avoir faim, et quand on n'a pas faim, on ne mange pas...

Le petit baissa la tête, se coucha sur le sol, essaya de ramener ses guenilles sur son corps chétif, et chercha le sommeil.

Une demi-heure après, le renard n'existait plus.

— Dormons, fit Anspach... Demain, il fera jour...

C'était le signal sans doute. Tous s'étendirent. En cherchant sa place, Thomas rencontra Bernard endormi et lui envoya un coup de pied dans les côtes. Sur le visage de l'enfant, une atroce expression de souffrance.

Mais pas une plainte !...

La nuit est calme. On n'entend que le roulement continu de la mer voisine, dans les flots battent languissamment le pied des rochers, au bas de la route de Pianatella à Bonifacio.

Bernard se tourne et se retourne sur place.

C'est Magdeleine qui est étendue le plus près de lui.

Elle se coule doucement, comme une couleuvre, jusqu'à l'oreille du petit et murmure très bas :

— Qu'est-ce que tu as ? Il t'a fait mal ?...

— Oui, très mal... J'ai comme une brûlure, là...

Et il se mit la main sur son côté, puis reprit :

— Ce n'est pas tout... j'ai faim, Magdeleine ; j'ai bien faim... Je n'ai pas mangé depuis hier... Il veut me faire mourir, bien sûr...

— Pauvre enfant ! murmura la fille attendrie.

Elle allongea le bras, lui caressa les cheveux comme eût fait sa mère, avec autant de tendresse. Mais, tout à coup, elle s'arrêta, une toux rauque la secoua de la tête aux pieds ; elle se retenait pour ne pas éveiller les autres. La toux cessa. La jeune fille avait porté son mouchoir à ses lèvres. Elle le retira taché de sang.

Quand elle eut repris un peu plus de calme :

— Tiens, dit-elle, mange... Je me doutais de ça, vois-tu...

Elle lui passa un grosse croûte de pain de châtaigne. Le petit la dévora. Mais ses yeux s'emplissaient de larmes.

— Comme tu es bonne, Magdeleine... Comme tu prends soin de moi... Si je ne t'avais pas, je serais mort depuis longtemps...

— Oui, dit la fille, peut-être... et quand je ne serai plus là pour te défendre, tu seras bien à plaindre.

— Est-ce que tu songes à nous quitter ?

— Oui, ce ne sera pas long... Je le sens bien là !...

Elle mit, avec un geste navré, sa main sur sa poitrine. La toux rauque, sinistre présage, recommençait. Elle s'arrêta encore et, sur le mouchoir, il y eut une seconde tache d'un rouge pâle.

Petit-Bernard ne pouvait pas comprendre. Mais la voyant rêveuse et triste, il ne voulut pas l'interroger. Soudain, elle se souleva. Elle regarde ses compagnons endormis. Ils ronflent. Personne ne fait attention à elle. Elle se penche à l'oreille du petit et, très vite, d'une voix faible comme un souffle :

— Ecoute bien ce que je vais te dire... N'en perds pas un mot...

Quand je ne serai plus là, je crains qu'il ne t'arrive malheur...

— Oui, oui, Thomas et les autres me tueront... Ne t'en va pas...

— Alors, avant de m'en aller, voici ce que nous ferons... Nous nous sauverons... un jour qu'ils ne se douteront de rien... Nous irons

droit devant nous, loin, loin... N'aie pas peur... Je sens que j'aurai assez de force pour t'éloigner d'eux et je ne mourrai que lorsque je te verrai en sûreté... Veux-tu me suivre... aveuglément... partout...

— Si je le veux, ma douce Magdeleine... tout de suite...

— Patience. Il faut attendre le moment. Ici, tout de suite, ce serait trop facile pour eux de nous rattrapper... Demain, ou un autre jour... Aie confiance en moi... Quand je te dirai : "Tiens-toi prêt !" sois sur tes gardes... le moment sera venu... Tu as bien compris ?

— J'ai compris et je n'oublierai rien...

— Bien. Maintenant, dors, mon Petit-Bernard, dors, mon enfant.

— Je vais tâcher, ma bonne Magdeleine.

La jeune fille s'étendit sur le dos, les bras sous sa tête, les yeux vers le firmament bleu où brillèrent d'innombrables étoiles. Bernard eut deux ou trois plaintes encore. Puis, après s'être remué, il ne bougea plus. Sa respiration devint égale. Il murmura, rêvant :

— Magdeleine ! ma bonne Magdeleine !...

Il était endormi.

Le lendemain, à l'aube, ce fut Thomas Anspach qui se réveilla



Mais tout à coup la nourrice s'arrête, elle n'entend plus Georget. (P. 13, col. 2.)

le premier. Un berger passait, grimpant sur la montagne avec des chèvres. Anspach éveilla Bernard d'un coup de pied. L'enfant poussa un faible cri et d'un bond se trouva debout.

Anspach montra le berger :

— Va lui demander du lait...

Bernard partit. Le berger rebroussa chemin et vint aux vagabonds avec ses chèvres. Il eurent du lait en abondance.

Magdeleine fit la toilette de l'enfant, après la sienne. C'était elle qui prenait soin du petit. Magdeleine était grande et maigre, les yeux énormes, noirs, cernés, dans son visage marqué pour une mort précoce. Ramassée il y avait dix ans sur les routes d'Italie par Anspach, elle l'avait suivi par la force des choses. Mais la mort qu'elle savait proche gardait son cœur très tendre et compatissant.

Lorsqu'on eut bu le lait, mangé quelques bribes de pain noir gluant, Thomas Anspach jeta un paquet de hardes sur son dos. Les autres en firent autant. Et la troupe, regagnant la route, prit la direction de Bonifacio où elle se proposait de donner quelques concerts en plein vent, d'y récolter quelque argent et de passer en Sardaigne.